Philologie grecque

La tradition des passages grecs dans le *De vita Caesarum* de Suétone entre le Moyen Âge et la Renaissance

Antonio Rollo

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ashp/1929>

DOI : 10.4000/ashp.1929

ISSN : 1969-6310

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2017

Pagination : 51-68

ISSN : 0766-0677

Référence électronique

Antonio Rollo, « La tradition des passages grecs dans le *De vita Caesarum* de Suétone entre le Moyen Âge et la Renaissance », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 148 | 2017, mis en ligne le 21 septembre 2017, consulté le 06 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/1929> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.1929>

LA TRADITION DES PASSAGES GRECS DANS LE *DE VITA CAESARUM* DE SUÉTONE ENTRE LE MOYEN ÂGE ET LA RENAISSANCE

Conférences de M. Antonio ROLLO,
université L'Orientale de Naples,
directeur d'études invité

I. L'écriture grecque entre Orient et Occident : la tradition médiévale de Suétone

Entre le v^e et le vi^e siècle les études grecques ont perdu du terrain en Occident – et elles se sont définitivement éclipsées après le règne de Théodoric – alors qu'en même temps, en Orient, le latin reculait dans le domaine administratif et militaire, là où il avait une solide tradition. La séparation progressive entre l'Orient et l'Occident eut pour conséquence que l'écriture grecque qui, dans les régions de langue latine, n'avait pas une tradition distincte de celle des territoires de langue grecque, se fixa dans les formes de l'Antiquité tardive et ne suivit pas l'évolution qui à Byzance, à la fin du viii^e siècle, amena à l'introduction de la minuscule dans la copie des livres. Lorsque les copistes médiévaux se trouvèrent, dans la transcription des ouvrages latins, devant des passages grecs, ils ne pouvaient que reproduire fidèlement l'état du modèle qui remontait, directement ou indirectement, à l'époque où l'alphabet en usage était la majuscule, écrite sans signes diacritiques et sans séparation entre les mots.

On répète souvent que les copistes médiévaux, tout en ignorant le grec, entreprenaient la copie des lettres grecques qu'ils trouvaient dans leur modèle et les altéraient jusqu'à l'aberration totale ; pourtant, nous verrons que cette opinion est à réviser et qu'un examen attentif des manuscrits peut nous permettre de brosser un tableau plus complexe que celui qui s'était imposé jusqu'à présent. Il est vrai que dans le Moyen Âge occidental la connaissance linguistique du grec ou la capacité de montrer des connaissances recherchées était l'apanage de certains milieux et de certaines personnes – le plus souvent d'origine irlandaise –, surtout sous le règne de Charles le Chauve, et l'on peut exclure que les copistes en étaient doués ; néanmoins, il est tout aussi vrai qu'il faut envisager que, en raison de la nécessité fréquente de transcrire des passages en grec plus ou moins longs, l'apprentissage de l'alphabet grec et de la valeur phonétique correspondant à chaque lettre, du moins dans certains cas, était compris dans la formation professionnelle des copistes. À défaut de la langue, donc, apprise de façon limitée au moyen de lexiques et sans données grammaticales systématiques, la connaissance de l'alphabet grec n'avait pas disparu dans le monde culturel occidental.

Dans l'éventail des formes que prend l'écriture grecque dans les manuscrits occidentaux – aussi bien celles qui sont altérées par la main des copistes que celles qui sont tracées de façon relativement sûre mais rigide et sont le fait de savants un

peu familiarisés avec le grec –, on reconnaît des traits qui rappellent la majuscule biblique. Les copistes entre les IX^e et XII^e siècles pouvaient, en employant l'écriture caroline, tracer avec une relative facilité les lettres majuscules grecques, dont la plupart n'étaient pas différentes des majuscules latines. Les altérations naissaient surtout de la confusion liée à la proximité des lettres grecques en forme de triangle (ΑΔΛ) et de cercle (ΕΘΟC), de Η et Ν, de Τ et Γ, de ΓΙ ΤΙ et ΙΙ. Avec l'apparition de l'écriture gothique, le rapport entre les écritures grecque et latine devient problématique : le système des majuscules latines ne permettait plus d'avoir la même familiarité avec la forme des lettres grecques, si bien que les copistes finirent par les dénaturer en réduisant les *graeca* à une suite de signes difformes. Ils étaient marqués comme un élément étranger au tissu latin par un soulignement, par une ligne à l'encre rouge qui parcourait les lettres du début à la fin ou par l'adjonction d'un trait de la même encre dans le corps des lettres.

En 844, Loup (Servatus Lupus), abbé de Ferrières, s'adressa à Markward, abbé de Prüm, et lui demanda de lui procurer une copie d'un exemplaire des *Vitae* de Suétone, qui était autrement introuvable mais dont il savait qu'il était conservé à Fulda.

L'hypothèse du philologue allemand Ludwig Traube et de l'éditeur de Suétone Maximilian Ihm est que ce manuscrit de Fulda, perdu ensuite, a été l'archétype de la tradition de Suétone – un archétype vicié par des fautes, interpolations et lacunes, dont la plus considérable se trouve au début de l'œuvre – ; la transmission s'effectue ensuite à partir de la copie de Loup de Ferrières, qui fut elle-même perdue.

Ihm fait descendre d'un témoin perdu X' d'autres manuscrits anciens et importants : d'un côté, le *Vatic. lat.* 1904 (avec le sigle V), de la première moitié du XI^e siècle, qui s'accorde souvent avec le *Paris. lat.* 6115 (M), copié vers 820, dont est proche le *Guelferbyt. Gud. lat.* 268 (G), du troisième quart du XI^e siècle ; de l'autre, un manuscrit X, dont descendent le *Laurent.* 68,7 (L) de la deuxième moitié du XII^e siècle, le *Paris. lat.* 5801 (P) du XI^e/XII^e siècle, et le *Laurent.* 66,39 (O) du milieu du XII^e siècle, tous contaminés comme l'est le *Montepessul.* H 117 (S), du milieu du XII^e siècle, et tous produits en France. Le *Vatic. Regim. lat.* 833 (T) appartient aussi à cette classe : c'est un manuscrit de la deuxième moitié du XII^e siècle.

D'autres manuscrits dépendent d'un témoin Y, contemporain de X : ce sont le *Paris. lat.* 6116 (P), le *Paris. lat.* 5802 (Q), tous les deux du milieu du XII^e siècle, le *Suessoniensis* 19 (ε) du milieu du XIII^e siècle, également attribuable à la France, le *Londin. Royal* 15.C.III (R) du XII^e siècle, avec le manuscrit qui est peut-être jumeau *Londin. Royal* 15.C.IV (ρ), du début du XIII^e siècle, le *Dunelm.* C.III.18 (θ) de la fin du XI^e siècle, le *Cantabrig.* Kk. 5. 24 (ζ) et le *Laurent.* 64,8 (δ), tous les deux de la deuxième moitié du XII^e siècle. Ces derniers livres ont été produits en Angleterre, sauf le *Laurent.* 64,8.

En 1902 et 1904, L. Preud'homme publia les Première, Deuxième et Troisième étude sur l'histoire du texte de Suétone, *De vita Caesarum*, travail qui a constitué une contribution très importante grâce à des collations étendues de la plupart des témoins médiévaux.

La reconstitution du cadre généalogique opérée par Preud'homme permet d'évaluer analytiquement la qualité textuelle de chaque manuscrit. Mais l'édition de Preud'homme, ainsi que les précédentes, laisse de côté les passages grecs.

Or des expressions en grec se trouvent dans presque toutes les *Vies* suétoniennes, sauf dans la brève biographie de Titus ; leur distribution est dans l'ensemble uniforme, quoiqu'elles apparaissent plus concentrées dans quelques contextes (*Aug.* 98-99, *Tib.* 21, *Claud.* 4, *Nero* 38-40). Il s'agit de phrases ou de mots ou de citations littéraires, souvent empruntées à l'*Iliade*. Les citations représentent les phrases les plus étendues : les deux trimètres ou tétramètres d'un mime inconnu en *Aug.* 99, les vers 246-247 du dixième livre de l'*Iliade* en *Tib.* 21, l'épigramme d'Événo de Paros de l'*Anth. gr.* 75 en *Dom.* 14, tandis que les vers 524-525 des *Phéniciennes* d'Euripide en *Caes.* 30 sont une interpolation ancienne.

Tous les exemplaires les plus anciens de l'œuvre gardent intégralement les phrases ou les mots grecs insérés dans le texte ; ils sont transcrits sans solution de continuité par rapport au texte latin et sont de la main du même copiste. Le manuscrit de Soissons est probablement une exception : ici, du moins jusqu'en *Tib.* 21, les passages grecs semblent insérés dans la ligne à l'intérieur d'un espace qu'on avait laissé vide mais qui s'est révélé plus large ou plus étroit que nécessaire. Les *graeca* se présentent, on l'a dit, comme une suite de lettres écrites en majuscule et en *scriptio continua*. Il peut arriver – ainsi que dans la tradition d'autres auteurs – que des mots latins courts, enchâssés dans les mots grecs, soient assimilés par eux et deviennent imperméables à la transformation de l'écriture latine, en se raidissant dans la forme majuscule suivant un « processus de fossilisation » : ainsi en *Claud.* 4 ATYXEINAMENTOICCHIOYΔAIOIC, où la conjonction « nam », « emprisonnée » dans le grec, est attirée par lui.

Dans deux cas exceptionnels, la forme médiévale du grec est reproduite dans des manuscrits beaucoup plus tardifs : il s'agit du *Paris. lat.* 5804, écrit sur deux colonnes en écriture gothique française du début du xv^e siècle et qui présente tous les passages grecs, copiés par le même scribe, en majuscules et en *scriptio continua*, avec le même procédé graphique que celui des manuscrits plus anciens, et du *Monac. Clm* 5977, copie fidèle du *Guelferbytanus*. C'est un phénomène qui ne surprend pas dans des territoires où l'hellénisme a tardé à arriver et où le copiste du latin était, comme durant les siècles précédents, seul responsable de l'intégralité du texte qu'il transcrivait, également pour les passages en grec, en dépit de son absence de familiarité avec cet alphabet qu'il s'efforçait de reproduire en s'en tenant, comme auparavant, au modèle ; dans le milieu humaniste, au contraire, abstraction faite des cas dans lesquels le rôle de la majuscule était de permettre l'activité philologique sur les *graeca* pas encore déchiffrés, la copie mimétique perdit du terrain parce que le fait de disposer de connaisseurs de la langue ou du moins de l'écriture grecque imposa une limitation à la tâche du copiste latin : ce dernier, s'il ignorait le grec, comme c'était souvent le cas, se souciait de laisser des espaces vides correspondant aux passages grecs. Intégrer le grec dans le texte était possible si l'on pouvait disposer d'une liste des passages grecs qui remontait d'ordinaire à l'activité philologique grâce à laquelle le grec des exemplaires anciens avait été déchiffré et avait été translittéré en écriture minuscule dans les premières années du xv^e siècle. Toutefois, les espaces blancs peuvent être liés à la difficulté de comprendre les *graeca* qui étaient dans le manuscrit modèle – dans ce cas, il s'agit donc d'un exemplaire médiéval –, ou bien au fait qu'ils manquaient dans l'antigraphe, où les espaces réservés au grec étaient restés blancs – et ce témoin sera alors vraisemblablement un exemplaire tardif, de l'époque humanistique.

Les *graeca* dans les manuscrits médiévaux sont, comme je l'ai dit, copiés avec le contexte latin : le copiste qui transcrit le latin avait la tâche de copier les suites de lettres grecques exactement comme il les trouvait dans son modèle ; la fidélité à l'original ne pouvait être troublée que par des fautes mécaniques – qui sont principalement imputables à la ressemblance des formes ou des sons des lettres ; cela rend le texte grec plus conservateur que le latin, qui était plus sujet à des altérations imputables à la familiarité du copiste avec la langue.

Les résultats philologiques qui ont été présentés au cours du séminaire sont fondés exclusivement sur les *graeca*, dont le texte est transmis dans des conditions différentes de celles du texte latin : la compétence des copistes n'allait pas au delà de la connaissance des lettres et de leur son, et cela entraînait, comme je l'ai dit, une dynamique précise des fautes, différente de celle qui concernait le texte latin, dans lequel le copiste introduisait des erreurs liées à sa familiarité avec la langue. Toutes les fautes commises dans le grec sont mécaniques, et l'analyse philologique doit seulement envisager la possibilité qu'un exemplaire perdu ait été contaminé avec un autre exemplaire appartenant à une branche différente de la tradition. Les interventions des savants, dans les rares cas où elles concernent les passages grecs, restent tributaires de la tradition manuscrite, en se bornant à enregistrer des leçons tirées d'autres exemplaires. Il ne s'agit dans ce cas que d'une opération d'intégration ou de remplacement de lettres, qui n'implique aucune connaissance linguistique de la part du copiste. Le *Paris. lat.* 6116 offre un témoignage significatif de ces interventions. Naturellement, pour que les évaluations philologiques puissent être valables, il est nécessaire que le latin et le grec aient été copiés simultanément et que tous deux soient tirés du même modèle ; l'on peut relever que c'est le cas de toute la tradition médiévale, dans laquelle le copiste avait la tâche de reproduire avec une parfaite fidélité les mots grecs, en faisant appel à sa connaissance des signes graphiques ou à sa capacité d'exécuter une copie mimétique de lettres qu'il ignorait (c'est le cas le plus fréquent dans les exemplaires qui ont survécu). La corruption irrémédiable des *graeca* est un phénomène tardif, qui correspond au changement opéré dans le système de l'écriture latine, passant de la caroline à la gothique, et la différenciation entre le texte grec et le latin est liée aux exigences philologiques de l'humanisme, au moment où les copistes qui ne connaissaient pas le grec laissaient des vides afin que les passages grecs puissent être insérés ensuite par une main experte.

Toute la tradition médiévale de Suétone a en commun de nombreuses fautes qui permettent de postuler un archétype. Et l'analyse des *graeca* permet d'établir des relations entre les manuscrits qui peuvent aider à reconstruire plus précisément les relations qui procèdent de l'analyse du texte latin.

Les conclusions qu'on peut tirer d'une telle analyse ne sont pas valables seulement pour l'œuvre suétonienne : les copistes médiévaux accomplissaient la tâche de copier les segments d'écriture étrangers au latin avec le plus grand soin, en restant fidèles, dans la limite des possibilités, au modèle ; les *graeca* se présentaient non pas comme une suite de signes difformes bizarres, mais comme la reproduction fidèle du texte des modèles. Les copistes étaient conscients que ces lettres, en dépit de leurs tracés exotiques, constituaient une partie intégrante, et dont il fallait tenir compte, du texte à transcrire.

II. La traduction médiévale des *graeca* du *De vita Caesarum*

Cinq manuscrits (V [*Vatic. lat.* 1904], L [*Laurent.* 68,7], E [*Lond. Egerton* 3055], S [*Montepess.* H 117, T [*Vatic. Regin. lat.* 833]) présentent dans les interlignes une traduction du grec. Il y a des traces de cette traduction dans O (*Laurent.* 66,39) et P (*Paris. lat.* 5801) aussi, comme on va le voir. Son élaboration ne peut pas être postérieure à la première moitié du XI^e siècle, époque à laquelle on attribue la copie du *Vatic. lat.* 1904 : l'écriture de la traduction dans les interlignes de ce manuscrit est en effet contemporaine de celle du texte principal. Il semble exclu que la présence de cette traduction dans les interlignes du *Regin. lat.* 833 puisse être expliquée comme une insertion effectuée après la réalisation du manuscrit ; au contraire, il est probable qu'elle ait été transcrite dès l'origine parce qu'elle fut tirée de l'ancêtre de ce livre : à mon avis, il y aura eu ici la contamination, pour les *graeca*, entre la famille que j'appelle x et celle nommée X par Preud'homme, à laquelle OPT et LS appartiennent ; l'omission de la traduction dans OP est attribuable au copiste de leur ancêtre commun x². Cette hypothèse est confirmée par la présence, dans OP, d'un fragment de cette traduction dans l'interligne du dernier passage grec au chapitre 23 de la vie de Domitien « erit semper bene » mais aussi par d'autres cas dont je vais parler.

Au chapitre 22 de la *Vie* de Caligula, la citation homérique ΕΙΚΟΙΠΑΝΟCΕCΤΩ ΕΙCΒΑCΙΑCΥC est précédée dans LES par la phrase « de celo venit nobis (vobis ES) rex » ; c'est seulement cette phrase qu'on lit dans OPT, qui omettent le grec. Cette traduction – dont nous allons voir l'origine – est aussi liée à l'opération herméneutique effectuée en amont de VLES(OPT) mais elle fut par la suite déplacée de l'interligne dans le texte et, dans l'ancêtre de OPT, ce déplacement provoqua la disparition du grec (l'expression « exclamavit : de celo venit nobis rex » prenait en effet un sens accompli et rendait la suite des lettres grecques superflue). La même interpolation se produit dans le chapitre 43 de la vie de Claude, où « rectas facite », qui était originellement la traduction de ΟΘΡΩCΑΠΕΙCΤΑΙ s'insinue dans le texte devant le grec.

La traduction effectuée par un savant anonyme dans les interlignes d'un exemplaire de Suétone à une époque qui ne peut pas être précisée mais qui est antérieure à la première moitié du XI^e siècle ne fut pas simplement une explication ; elle suppose en effet un travail « critique » sur le texte : la suite ininterrompue de lettres, plus ou moins altérée, demandait avant tout l'identification des unités verbales et, en même temps, leur correction partout où elle était nécessaire pour reconstruire des mots ayant un sens, également en faisant appel à la ressemblance entre des groupes de lettres dans le texte et les termes grecs enregistrés dans les répertoires lexicaux. Toutes les lettres ne devaient pas être expliquées : l'auteur de la traduction n'hésitait pas à expliciter dans l'interligne seulement ce pour quoi il arrivait à trouver un sens, et la disposition au-dessus du grec permettait de la rattacher avec précision à la section du texte à laquelle elle se rapportait ; pourtant, dans les apoglyphes, la correspondance exacte entre mots latins et grecs a souvent été perdue. Pour cette raison, dans la traduction « iuvenis nero » au-dessus de ΝΕΟΨΗΦΟΝ ΝΕΡΩΝ au chapitre 39 de la *Vie* de Néron, l'adjectif « iuvenis », qui est joint évidemment à ΝΕΡΩΝ, ne doit pas se rapporter à toute la suite de lettres ΝΕΟΨΗΦΟΝ, mais seulement à ΝΕΟ. Au chapitre 99 de la *Vie* d'Auguste ΕΤΙCΙ, traduit par « postulet », a pu être interprété

comme AITHCH (= αἰτήσῃ, subjonctif aoriste de αἰτέω) : si c'est juste, cela nous dirait quelque chose sur l'auteur, parce que nous devrions penser à un Occidental qui connaissait le grec contemporain et était donc au courant de la prononciation itacistique, ou bien à un Byzantin travaillant avec un Latin qui voulait arriver à établir le sens des passages grecs insérés dans le *De vita Caesarum*. On pourrait tirer le même indice du chapitre 18 de la *Vie* de Domitien, où la traduction « non vides tu quomodo » paraît découler d'un sectionnement du texte de cette manière : OYC.OPA.COI.OC : COI devrait donc correspondre à « tu », et cela pourrait même donner une indication chronologique, parce que la prononciation de la diphtongue OI, en réalité un digramme équivalent à « u », ne va à Byzance pas au delà du x^e siècle. Il faut souligner que, au moins dans un cas, l'interprète montre une compréhension du texte sur le plan syntaxique : au chapitre 38 de la *Vie* de Néron, les deux génitifs absolus ΕΜΟΥ ΘΑΝΟΝΤΟC et ΕΜΟΥ ΖΩΝΤΟC sont traduits correctement par deux ablatifs absolus, « me moriente » et « me vivente ».

Au chapitre 65 de la *Vie* d'Auguste, ΑΓΟΝΟC est rapporté à ΑΓΩΝ. En Aug. 98, l'interprète reconnaît en ΚΤΙCΤΗΝ l'accusatif féminin de κτιστός, plutôt que l'accusatif masculin de κτιστής, bien que, aussitôt après, la traduction par « creantis » de ΚΤΙCΤΟΥ rappelle correctement le substantif masculin. Dans ce passage, ΕΙCΟΡΩ, divisé en ΕΙC ΟΡΩ, a donné lieu à la traduction « in montem », corrompue en LV respectivement en « manentem » et « innocentem » ; la désinence « -em » de toutes les formes (« montem » T, « manentem » L, « innocentem » V) montre que l'accusatif « montem » est authentique plutôt que l'ablatif « monte » de ES. Dans le passage suivant, l'identification de ΜΑCΤΑΒΑΝ comme un « pro(prium) n(omen) » a été sûrement facilitée par la présence du même nom dans le contexte latin. ΤΙΜΩΜΕΝΟΝ, corrompu dans toute la tradition en tant qu'il était écrit ΤΙΑΑΩΜΕΝΟΝ, a été rapporté au participe de τυμβεύω, et traduit par « sepultum ». Il s'agit encore d'une conjecture dans le cas de « aliquid facite » au chapitre 99 de la *Vie* d'Auguste, sur une suite de lettres qui devait être celle dont témoigne LESV (ΤΙΙΙΑΥΑΤΕ). Au chapitre 21 de la *Vie* de Tibère, on peut voir avec quelle aisance l'interprète tirait un sens de la suite des lettres perturbées, en faisant appel à de faibles indices : ΕΜΟΙΚΑΙΤΑ ΙCΜΟΥΙCΑΙCΤΕCΤΡΑΤΗΓΩΝ est sectionné ainsi : ΕΜΟΙ ΚΑΙ ΤΟΙC ΕΜΟΙC COIC ΤΕ CΤΡΑΤΗΓΟΙC, et traduit « michi et meis tuisque commilitibus ».

Au chapitre 22 de la *Vie* de Caligula, le travail conjectural du traducteur montre beaucoup d'imagination : les deux lettres au début de ΕΙCΚΟΙΠΑΝΟC ne sont pas prises en considération et il tire des suivantes un ΕΚ ΟΥΡΑΝΟΥ (c'est-à-dire ἐξ οὐρανοῦ) : « de celo venit nobis rex » ; il est difficile de comprendre, comme il arrive souvent dans d'autres cas, comment on a compris les lettres ΕCΤΩΕΙC pour en tirer la traduction « venit nobis ». Tout le passage suivant doit avoir découragé le traducteur : il cède évidemment à la difficulté que présentait une suite de lettres qui trouverent leur interprétation correcte seulement à la fin du xv^e siècle avec Politien.

La traduction de ΜΕΤΕΩΡΟC par « iocundus » au chapitre 4 de la *Vie* de Claude atteste une acception isolée de cet adjectif, qui revient dans deux titres d'épigrammes de l'*Anthologie grecque* pour qualifier Julien le Scholastique (IX, 481) et Palladas (IX, 528), et que Filippo Maria Pontani traduit par « fatuo », c'est-à-dire « fat ». Un article de Cyril Mango, paru en 1994, a dégagé de toute ambiguïté la mise en relation

de l'adjectif avec le nom de deux poètes épigrammatiques en remarquant qu'il revient dans des œuvres hagiographiques des VI^e-VII^e siècles, dans lesquelles son sens est sans doute celui de « diverting », « amusing », c'est-à-dire amusant. La traduction par « iocundus » de μετέωρος dans la *Vie* de Claude peut être le témoignage de la survie de cette signification dans les matériaux lexicographiques gréco-latins qui remontaient à l'Antiquité tardive mais, si l'on peut penser que la traduction des *graeca* de Suétone aurait été effectuée avec la collaboration d'un Byzantin, il est possible que l'acception de ce terme ait été, pour ainsi dire, importée du grec byzantin. La traduction au chapitre 23 de la *Vie* de Domitien de ΕCΤΑΙ ΠΑΝΤΑ ΚΑΛΩC par « erit semper bene », où « semper » correspond à πάντα, semble confirmer cette hypothèse : cette signification de « semper » appartient au domaine du grec parlé. Naturellement, il est bien possible qu'il s'agisse d'un savant latin qui ait eu des contacts avec le milieu byzantin contemporain.

Au chapitre 13 de la *Vie* de Vitellius, les mots « art ambabus » sur ΤΟΝΔΥΧΟΥ peuvent se rapporter à τοῖν δυοῖν : l'article, comme il était usuel au Moyen Âge, est indiqué par l'abréviation « art(culus) » ; il était aussi possible de l'indiquer par l'adjectif démonstratif « hic » – avec le cas de l'article grec auquel il devait correspondre : ainsi, au chapitre 21 de la *Vie* de Tibère, on lit sur ΤΩΝ de ΚΑΙΤΟCΑΥΤΗΝ ΑΠΟΘΥΜΕΙΑΝΤΩΝCΤΡΑΤΕΥΟΜΕΝΩΝ un H. qui indique le génitif « horum » et qui est omis par V parce qu'il n'y est probablement pas compris, tandis qu'il est transformé en N dans les deux manuscrits ES.

La traduction des passages grecs dans Suétone vise à présenter une solution herméneutique globale mais on peut documenter des tentatives semblables dans le cas d'autres traditions aussi, où les mots grecs paraissent toutefois de manière isolée. On peut à ce propos mentionner l'exemple de la satire 9, vers 37 de Juvénal, où le poète, en parodiant le vers 294 du livre 16 de l'*Odyssée*, écrit : αὐτὸς γὰρ ἐφέλκεται ἄνδρα κίναϊδος, dont la forme corrompue provoque des interventions qui visent à en tirer un sens qui s'harmonise avec le contexte. L'interprétation, qu'on peut suivre dans des manuscrits copiés entre le IX^e et le XII^e siècle, est significative car elle témoigne d'un procédé qui finit par avoir un effet sur le texte grec lui-même, comme on peut le remarquer dans le manuscrit de Montpellier, Bibliothèque de la faculté de Médecine, H 125, f. 51v (IX^e siècle), où on lit cette suite de lettres : ΑΥΤΟCΤΑΡΕΦΕCΚΕΤΕΙΑΝΑΓΑCΙΝΑΙΔΟC, sur laquelle une main postérieure, séparant les mots, écrit une translittération ; mais, dans la marge supérieure, le grec est transcrit de nouveau – cette fois avec un espace entre les mots –, d'une façon tout à fait différente : æTHWC ΓΑΙΓΗΥCΙΝ ΑΝΔΡΑ ΓΗΙΝΕΔWC (avec Y inséré après ΓΑΙ, ensuite avec ΓΑΙΚΟC écrit sur ΓΑΙΓΗΥCΙΝ rayé, avec Γ de ΓΗΙΝ- remplacé par K, et avec le C final modifié en S) ; la traduction se trouve sur le côté, introduite par l'abréviation « idest », « dulces mores mollis viri ». On a l'impression que æTHWC a été tiré de ΑΥΤΟC sur la base de ΑΥ lu comme « ai » – c'est-à-dire avec les deux voyelles séparées, d'après la translittération sur la ligne – et remis sous la forme d'une diphtongue – AI, qui était couramment translittérée par *ae* et lue comme *e* ; d'autre part, le T a été modifié en Θ, comme en témoigne l'H suivant, à entendre comme une aspirée et non pas comme un éta : æTHWC signifierait donc ΗΘΟC, coutume. Il semble que le mot suivant n'ait aucune relation avec les données du texte ;

il incite à penser que tout le grec, sous une forme encore plus corrompue que dans le manuscrit, a été tiré d'un autre exemplaire dont proviendrait aussi la traduction. Il n'est pas possible de démontrer que ce serait le glossateur du manuscrit de Montpellier lui-même qui aurait introduit la conjecture ΓΑΙΚΟC et aurait décidé de remplacer le K par le Γ dans le mot ΓΗΙΝΕΔΩC : le fait est que le *Laurent*. 34,42, du x^e siècle, a ΑΙΘΟC ΓΑΙΚΟC ΑΝΔΡΑ ΚΙΝΕΔΟC et, dans la ligne, la traduction, due à une main différente, « dulces mores viri turpis ». Comme on peut le remarquer, la traduction a beaucoup conditionné la segmentation du grec et a conduit à une formulation textuelle qui apparaissait comme une restauration. Mais il y a une autre donnée intéressante pour cet épisode philologique : quelques manuscrits gardent la mémoire du maître qui a entrepris l'interprétation du grec. Dans le *London*. Add. 30861, une glose du vers donne cette explication : « proverbium erat de catamitis dictum : dulces sunt mores, idest faciles et flexibiles, viri mollis. Unus autem pes deest versui greco, quem magister Henricus scire non potuit. Suppletus est autem grecum tunc scienti domino Bruno, qui addiderat » ; et, d'une manière analogue, dans le *Laurent*. S. Marco 234, copié en Italie entre le x^e et le xii^e siècle : « hic quod unus pes deest versui graeco, quem magister Enricus scire non potuit, suppletum est graecitatem scienti domno nostro Brunone qui addiderat ». Henricus a été identifié comme Héric d'Auxerre (841-876, élève de Loup de Ferrières) et Bruno comme Brunon de Cologne (925-965), frère de l'empereur Othon I^{er}, doué d'une certaine connaissance de la langue grecque. Ce fut ce dernier, à ce qu'il semble, qui restaura le grec en lui attribuant le sens qui est donné dans les gloses, tandis qu'Henricus se posa seulement le problème du fait que les mots grecs ne suffisaient pas à rendre complet l'hexamètre (occupé dans la première partie par « sollicitent »).

Dans la tradition de Juvénal, nous avons ainsi connaissance d'un épisode philologique complexe dont les acteurs ne sont pas restés anonymes, à la différence de ce qui s'est produit pour la laborieuse entreprise herméneutique du grec dans l'œuvre de Suétone ; mais nous pouvons penser que le milieu et l'époque dans lesquels cette dernière a été exécutée ne sont pas très différents de ceux dans lesquels l'œuvre de Juvénal a été l'objet de soins exégétiques. Comme dans le cas de Juvénal, la mauvaise interprétation médiévale des passages grecs de Suétone a eu une longue tradition, jusqu'à l'époque de la Renaissance.

III. Manuel Chrysoloras et la restauration du grec dans le *De vita Caesarum*

Pour ce qui est des passages grecs, diverses interventions ont été mises en œuvre par Politien, elles visaient à corriger ou à achever un travail qui avait été effectué à la fin du xiv^e siècle dans la Florence de Coluccio Salutati par un savant, Manuel Chrysoloras, qu'on fit venir de Constantinople pour enseigner le grec.

Lorsque Chrysoloras arriva en 1397 dans la ville, l'attente était grande dans le milieu des humanistes qui se rassemblaient autour de Salutati, chancelier de la République et l'un des hommes les plus lettrés de la seconde moitié du xiv^e siècle. Après des siècles au cours desquels le monde grec avait été vu seulement à travers le filtre de la littérature latine, le moment était venu de renouveler les bases même de la culture latine, grâce à l'apport d'une grécité qui arrivait directement de Constantinople, la

ville qui en avait gardé la mémoire durant les siècles. L'efficacité de son enseignement fut extraordinaire : à l'école de Chrysoloras se forma le premier noyau des hellénistes qui furent à l'origine de la reprise des études grecques en Occident. Et de nouvelles perspectives importantes s'ouvrirent également pour réparer les dégâts qui s'étaient produits dans la tradition médiévale des passages grecs insérés dans les contextes latins : obtenir une reconstruction de ces passages et leur donner une traduction fut vite considéré comme une priorité.

Sur cette difficile et méticuleuse opération de restauration, on a de précieux témoignages avec les manuscrits qui ont appartenu à la bibliothèque de Coluccio Salutati, qui a assurément eu un rôle décisif pour amener Chrysoloras à aborder cette entreprise philologique complexe et laborieuse. Il s'agit de deux manuscrits, le *Laurent.* 49,18 et le *Laurent.* 49,7, qui contiennent respectivement les *Epistulae ad Atticum* et les *Familiares* de Cicéron, et d'un exemplaire du *De vita Caesarum*, le *Vallic.* B 26. Un autre exemplaire suétonien sur lequel Chrysoloras effectua la même restauration, le *Laurent.* 20 sin. 3, de la fin du XIII^e ou du début du XIV^e siècle, a appartenu à la bibliothèque de Santa Croce et a été utilisé par Tedaldo della Casa, un franciscain humaniste. Les marges des quatre manuscrits portent, en regard du grec du texte tracé avec des formes majuscules corrompues, une translittération avec les caractères minuscules de l'écriture élégante et claire de Chrysoloras, accompagnée dans l'interligne d'une traduction latine en écriture de très petit module due à plusieurs mains et parfaitement symétrique du grec situé au-dessous.

Mais dans quatre passages Chrysoloras renonça à intervenir et le grec resta muet (*Aug.* 99 ; *Tib.* 21 ; *Claud.* 40 ; *Dom.* 14).

En ce qui concerne Tedaldo della Casa, jusqu'ici seuls de faibles indices indiquaient son intérêt pour le mouvement culturel qui a suscité la refondation des *studia humanitatis*. Que Tedaldo lui-même ait ressenti le besoin d'obtenir un Suétone amendé, avec le grec restauré et également traduit, est prouvé par le fait qu'il a utilisé le manuscrit avant et après l'intervention de Chrysoloras. Au f. 49r, en effet, le moine franciscain note dans la marge gauche, en regard de *Cal.* 22 εἰς κοίρανος ἔστω εἰς βασιλεὺς : « in greco / venit ad vos de celo rex ». Il s'agit de la tentative médiévale, nous l'avons vu, de rendre compte du grec. Tedaldo a évidemment écrit son annotation avant l'intervention de Chrysoloras, qui lui a donné le sens exact du passage, c'est-à-dire « unus imperator sit unus rex ». Mais en revanche, une autre note du moine a certainement été écrite plus tard : au f. 75r, où Chrysoloras transcrit dans la marge inférieure les deux vers en grec contre le matricide accompli par Néron (*Nero* 39), Tedaldo ajoute au-dessous l'abréviation pour « versus ». Au f. 88v, la place de la note dans la marge supérieure nous donne la preuve qu'elle a été écrite après que le grec avait été transcrit. Chrysoloras avait en effet transcrit dans cette marge les deux mots grecs qui correspondaient à deux lectures différentes des lettres grecques corrompues situées au-dessous (*Vit.* 13) ; ces lettres grecques se trouvaient au début de la première ligne de la deuxième colonne, sous une annotation que Tedaldo a donc probablement lui-même grattée pour la copier plus à droite dans l'espace libre, en effaçant ainsi une partie de la traduction présente sur la ligne du grec (le signe de renvoi qui a survécu de la note grattée et celui de la nouvelle note se rapportent au même point du texte, complété par Tedaldo par les mots « munerarum lactes a parthia » [p. 301,

6 Ihm]). Au f. 109r, enfin, Tedaldo récrit dans la marge inférieure, au-dessous de la colonne où se trouve le grec corrompu du texte et avec un signe de renvoi, la traduction (« non bonum multorum principatus ») qui accompagnait le grec de Chrysoloras dans la marge extérieure (*Dom.* 12 οὐκ ἀγαθὸν πολυκοιρανίη), en un point où elle ne se rattachait pas bien au texte.

Il faut penser que Chrysoloras a été incité par Salutati à restaurer le grec dans Suétone et que, par conséquent, il est possible de reconnaître les premiers résultats de cette entreprise difficile dans le manuscrit de Salutati, le *Vallicellianus*. Une comparaison menée entre les textes et les traductions dans l'interligne des deux exemplaires suétoniens fournit des indices qui nous permettent de vérifier l'hypothèse.

En *Aug.* 98, Chrysoloras fut indécis devant les lettres qui suivaient le premier mot du vers et il les transcrit comme θρίαμβον, au-dessus duquel il ajoute la variante δὲ τύμβον, qui est la leçon du *Laurentianus*. Évidemment, une lecture plus attentive du passage, dans lequel un « tumulus » est mentionné, l'amène à choisir la variante qu'il avait signalée dans l'interligne. Le passage en question peut être confronté à la fois dans les deux exemplaires médiévaux dont j'ai parlé, actuellement conservés à Florence et qui peut-être étaient déjà à l'époque de Chrysoloras dans la ville toscane, et les deux manuscrits avec l'intervention de Chrysoloras. En *Tib.* 57, on a dans le *Laurentianus* la leçon πεφυρμένον au-dessus de laquelle un *alpha* placé entre *rho* et *mu* indiquait la variante πεφυραμένον, qui a été préférée par la suite. D'autre part, au chapitre 4 de la *Vie* de Claude, Chrysoloras translittère dans le *Vallicellianus* ἡ τῆς ψυχῆς αὐτοῦ εὐγένεια, tandis que dans le *Laurentianus* une révision probable du grec de l'exemplaire médiéval lui suggère la variante εὐτέλεια, qu'il ajoute au-dessus de εὐγένεια.

Mais la traduction dans l'interligne – écrite aussitôt après la transcription du grec – donne un indice très clair que Chrysoloras est intervenu dans le *Laurentianus* à un moment postérieur à son intervention sur le *Vallicellianus*.

En *Tib.* 21, τῶν στρατευομένων est traduit dans le *Vallicellianus* par « militum », mais le terme grec est traduit plus littéralement par « militantium » dans le *Laurentianus*. L'alternative dans la traduction de ἐπανάστασις en *Claud.* 38, « seditio vel insurrectio », disparaît dans le *Laurentianus*, où « insurrectio » est préféré, probablement parce que le mot est superposable du point de vue étymologique au mot grec. Dans un autre passage (*Nero* 40), des raisons liées au vocabulaire latin l'amènent à remplacer dans le *Laurentianus* « articulam » qui traduisait le grec τεχνίον (= τέχνιον), par « artiunculam », qui est son équivalent du point de vue sémantique mais est moins ambigu du point de vue morphologique, en raison de sa dérivation claire du mot « ars » plutôt que du mot « artus ». Dans un autre passage (*Galba* 4), (καὶ σὺ τέκνον, τῆς ἀρχῆς ἡμῶν παράρριζον), le remplacement du terme très général « dominii » du *Vallicellianus* par le mot « principatus » est probablement dû à la volonté d'utiliser un terme plus spécifique et donc mieux approprié au contexte (Auguste prédit à Galba, quand il était encore enfant, qu'il monterait sur le trône). Il n'est pas facile en d'autres endroits de comprendre les raisons des changements qui apparaissent d'un manuscrit à l'autre, comme au chapitre 39 de la *Vie* de Néron, où ἀπέκτεινε est traduit dans le *Vallicellianus* par « occidit » et dans le *Laurentianus* par « interfecit ».

En *Claud.* 4, le mot latin « nam » est, on l'a vu, incorporé au milieu des mots grecs ἀτυχεῖ et ἐν τοῖς σπουδαίοις, et il s'était confondu avec eux. Chrysoloras conjecture une corruption de πάνυ ou de λῖαν et transcrit ἀτυχεῖ πάνυ ἐν τοῖς σπουδαίοις, avec λῖαν dans l'interligne. Dans les deux manuscrits, πάνυ est écrit sur un grattage : on peut soupçonner que c'était λῖαν qui se trouvait initialement dans la ligne ; Chrysoloras a remplacé ensuite λῖαν par πάνυ et a indiqué comme variante la leçon λῖαν en lui réservant une position interlinéaire.

En *Claud.* 39, la conjonction « et » entre deux mots grecs présente dans le *Vallicellianus* est transférée dans l'interligne dans le *Laurentianus* : nous devons penser que Chrysoloras a tout d'abord rendu dans le *Laurentianus* « et » en grec, spontanément – il était de langue grecque –, puis il a signalé dans l'interligne la leçon correcte, parce qu'il est hors de doute que la lecture de « et » dans les manuscrits anciens est sûre.

Il faut souligner que Chrysoloras ne put, pour déchiffrer le grec, se fonder sur aucun des deux manuscrits qui conservent les résultats de son travail. Le grec y était trop déformé. Il est sûr que ces témoins furent seulement le support matériel qui reçut le résultat de cette complexe opération philologique. Les manuscrits que Chrysoloras eut sur son bureau devaient être anciens et devaient présenter des caractères grecs assez compréhensibles. Parmi les trois *Laurentiani* 64,8, 66,39 et 68,7, c'est le 64,8 et le 68,7, qui appartinrent à Niccolò Niccoli, qui sont les candidats les plus probables, quoiqu'il paraisse parfois que les *graeca* de ces manuscrits puissent conduire à des solutions différentes. On peut imaginer l'embarras du Byzantin devant une suite de lettres dans *Nero* 39 (NEOΨΗΦON) qui, dans tous les témoins médiévaux, constituent les éléments bien lisibles d'un mot avec une signification obscure. Mais, probablement, le contexte suggéra une conjecture qui parut appropriée pour sa pertinence avec la narration. Puisque, au chapitre 28 de la même *Vie* de Néron, Suétone raconte quelques détails scabreux sur les désirs incestueux de l'empereur à l'égard de sa mère Agrippine, la leçon des manuscrits NEOΨΗΦON fut interprétée comme une corruption de νεόνυμφον, un adjectif accordé avec μητέρα, dans le sens de « noviter sponsatam », c'est-à-dire « récemment mariée ». Cette conjecture donna lieu, dans un passage suivant (*Nero* 46 : θανεῖν μ' ἄνωγε, σύγγαμος μήτηρ. πατήρ ; – il faut remarquer qu'il n'y a pas de ponctuation après σύγγαμος), à une interprétation qui lui était conforme : σύγγαμος était considéré comme un adjectif accordé avec μήτηρ (la mère avec qui il s'était marié). La ponctuation utilisée (en particulier, un point entre μήτηρ et πατήρ, qui marque la liaison par asyndète) fait penser qu'il s'agit d'une variante : on considéra πατήρ comme une alternative pour σύγγαμος μήτηρ et, en tant que tel, le mot sera introduit par « vel » (c'est le cas dans le *Laurent.* 64,9, du XIV^e siècle, avec le grec ajouté par une main qui appartient au courant graphique de Chrysoloras).

En ce qui concerne νεόνυμφον, seul un article de Franz Bücheler paru dans le *Rheinisches Museum* de 1906 en a décrété l'expulsion définitive du texte suétonien et son remplacement par νεόψηφον, en établissant un lien avec le terme ισόψηφον et les vers isopsephiques. Le nom Néron a la valeur numérique de 1005, et les mots suivants de $75+454+476 = 1005$. Le vers signifiait : voilà un nouveau calcul ; le nom de Néron indique arithmétiquement le matricide.

Assez nombreuses sont, dans les *Vies des Césars*, les citations poétiques, pour une grande majorité homériques. Il est probable que Chrysoloras parvint à les identifier plus ou moins aisément, si l'on pense qu'Homère a été toujours à Byzance l'auteur le plus connu. Toutefois, il faut relever que, tout en reconnaissant une citation d'Homère, il resta fidèle à la leçon qu'il trouvait dans Suétone : en *Aug.* 65 (αἴθ' ὄφελον ἄγαμός τ' ἔμειναι ἄγονός τ' ἀπολέσθαι), il a gardé l'interversion des mots ἄγαμός et ἄγονός, et il conjectura dans la marge du *Laurentianus* la leçon ὄφελον, quoiqu'elle soit inadaptée au mètre. Comme était inadaptée au mètre, ou par excès ou par manque d'une syllabe, sa reconstruction des *graeca* au chapitre 49 de Néron (ἵππων με ὠκυπόδων ἀμφικτύπος οὐατα βάλλει, citation de *Il.* 10, 535) et au chapitre 18 de Domitien (οὐχ ὀρᾷς οἷος κἀγώ, καλός τε μέγας τε, d'après *Il.* 21, 108), où il a conservé la leçon des exemplaires de Suétone. En *Claud.* 42, la leçon unanimement transmise par les manuscrits est ἄνδρα ἐπαμύνασθαι ὅτε τις πρότερος χαλεπαίνει (la plupart des témoins présente la forme ΧΑΛΕΠΗΑΙΝΕΙ, faute d'archétype), que Chrysoloras laisse inaltérée, et pas seulement pour la non-élision de l'α de ἄνδρα : la citation correspond à un vers qui se répète de manière identique dans les deux poèmes homériques, avec ἀπαμύνασθαι et χαλεπήνη (*Il.* 24, 369 ; *Od.* 16, 72 et 21, 133). Le Byzantin répète ici aussi la leçon que donnent les manuscrits suétoniens.

L'entreprise de Chrysoloras, que des découvertes seulement récentes ont révélée, établit le texte des *graeca* de Suétone durablement : elle devint une vulgate pendant le Quattrocento et son influence, on l'a vu, a duré jusqu'au début du XIX^e siècle.

IV. La tradition humanistique du grec de Suétone et l'activité philologique de Politien

« De Suetonio pauca sunt quae graece scripta possim interpretari, nisi antiquius volumen nactus sim : adeo nostri depravati sunt » (« à propos de Suétone, il y a peu de ce qui est écrit en grec que je pourrais interpréter, à moins que je ne trouve un volume plus ancien, tant les nôtres sont corrompus »). C'est ce que Guarino écrivait, le 17 octobre 1422, à son ami Ugo Mazzolati, qui lui demandait une traduction des passages grecs du *De vita Caesarum* de Suétone. Son aveu d'impuissance devant les exemplaires corrompus que, jusqu'à ce moment-là, il avait pu consulter est répété plus de deux ans plus tard ; en février 1425, en effet, en envoyant un manuscrit de Suétone au même Mazzolati, il ajoute désolé « Suetonium mitto, cui parum mederi potui, cum nulli adsint graeci characteres in quibus "Oedipus esse possem" ; nam licet quid dicere velit coniectura possem consequi, tamen ut abstinere potius visum est, ne in scribendo magis quam transcribendo temerarius et arrogans essem » (« j'envoie le livre de Suétone, que j'ai pu peu soigner, parce qu'il n'y a pas de caractères grecs pour lesquels j'ai pu être Œdipe ; car quoique je puisse conjecturer ce qu'il veut dire, cependant il m'a paru préférable de m'abstenir, pour ne pas être téméraire et effronté en écrivant plutôt qu'en transcrivant »).

Il est étonnant que, dans les années vingt du XV^e siècle, Guarino, l'élève le plus célèbre et le plus chéri de Chrysoloras, n'ait pas disposé d'une translittération des *graeca* suétoniens et qu'il n'ait pas pris connaissance de l'entreprise philologique de Chrysoloras à Florence. Il est notable que, pendant ses quatre années d'enseignement

à Florence (1410-1414), Guarino, intégré dans un milieu qui devait avoir gardé l'écho du temps où le flambeau du grec se rallumait dans la ville toscane, n'ait rien su de la restauration du grec que le maître vénéré avait réalisée dans les manuscrits latins et dont il avait laissé des traces autographes dans des manuscrits florentins. Il faut penser que le souvenir du rétablissement du grec dans la correspondance de Cicéron et dans l'œuvre historique de Suétone s'était peu à peu affaibli – il en reste une allusion dans une lettre de Traversari –, et il est probable que Chrysoloras, qui s'était consacré à son travail didactique et diplomatique, n'avait lui-même pas compris la valeur de son engagement pour la tradition textuelle latine.

Un manuscrit a confirmé ce que Guarino disait dans les deux lettres à Mazzolati : dans le *Vindobon.* 65, un Suétone du ^{xiv}^e siècle, les passages grecs apparaissent corrompus de façon irrémédiable, de même que dans presque tous les manuscrits du ^{xiv}^e siècle. Au f. 5r, dans la marge inférieure, avec une écriture très soignée et élégante, Guarino transcrit le couple de vers des *Phéniciennes* d'Euripide du chapitre 30 de la *Vie* de César, de la façon suivante : εἴπερ γὰρ ἄδικεῖν χρή, τυραννίδος πέρι κάλλιστον ἀδικεῖν, τὰ δ' ἄλλα εὐσεβεῖν χρεών (« s'il faut, en effet, violer le droit, que ce soit pour régner ; dans les autres cas, respectez la justice »). C'est l'un des deux passages grecs qui sont restaurés dans tout le manuscrit, et ce n'est pas par hasard : ici, la source des deux vers est citée et les vers sont traduits.

Ugo Mazzolati dut demander fréquemment l'aide de Guarino pour réviser les textes de sa bibliothèque et restaurer les *graeca* : dans la même lettre d'octobre 1422, avant de parler de Suétone, Guarino fait une allusion à un exemplaire d'Aulu-Gelle que Mazzolati lui avait envoyé en demandant à son ami de lui consacrer ses soins philologiques. Et, par la même occasion, Mazzolati lui demandait la liste des *graeca* de Valère Maxime.

Dans la lettre de février 1425, Guarino parle, nous l'avons dit, de l'envoi du *De vita Caesarum* : la phrase « cui parum mederi potui » implique la restitution, après la révision du texte, de l'exemplaire que Mazzolati devait lui avoir envoyé plus de deux ans auparavant. Les effets de cette révision, dans le domaine du grec, avaient donc été maigres, « cum nulli adsint graeci characteres in quibus "Oedipus esse possem" ». Les éléments dont nous pouvons disposer permettent de considérer comme probable l'identification du *Vindobon.* 65 avec le manuscrit envoyé par Mazzolati, dont la main doit être reconnue parmi celles qu'on voit dans les marges. Dans cette hypothèse, le soin particulier dans les tracés de l'écriture grecque employée par Guarino pourrait s'expliquer (l'on peut noter la prédominance des lettres majuscules et le rho avec l'œillet carré, qui est la forme caractéristique de l'écriture distinctive de Guarino).

Dans toute la tradition du ^{xv}^e siècle, les exemplaires de Suétone qui comportent le grec sont, par rapport au nombre global des témoins conservés, en quantité réduite. L'examen que j'ai effectué de près de 170 témoins sur les plus de 250 exemplaires conservés a montré que les manuscrits avec les *graeca* représentent un petit pourcentage ; et, le plus souvent, le grec est un élément ajouté après la copie du texte latin ou bien il est écrit dans les marges par une main plus ou moins experte, tandis que le copiste a écrit parfois dans le texte les majuscules corrompues du modèle. La plupart des écritures grecques qui se trouvent dans ces manuscrits sont attribuables à des mains italiennes, en général anonymes et avec différents niveaux d'éducation

graphique, mais elles sont parfois identifiables comme celles de personnalités remarquables dans le domaine des études grecques en Italie, tel Giorgio Antonio Vespucci. En revanche, la main qui insère le grec dans les espaces blancs est moins souvent celle de savants byzantins, tels qu'Andronic Callistos.

En général, comme je l'ai dit, la copie du texte latin était exécutée sans la transcription des *graeca* et cela pouvait surtout résulter de l'incapacité du copiste à écrire en grec ; il veillait à laisser, là où il devait y avoir la phrase ou le mot grec, un espace vide qui servirait par la suite à l'insertion du grec – et qui souvent resta vide. Mais il pouvait aussi arriver que le copiste ne disposait pas de la liste des passages grecs, parce qu'ils pouvaient également être transmis en dehors du texte latin (comme dans le *Berol.* gr. qu. 89, de la main de l'humaniste Cyriaque d'Ancône), de façon à être aisément copiés dans l'exemplaire qui en manquait.

Le grec dans les œuvres latines a en effet, pendant le xv^e siècle, une tradition distincte de celle du contexte latin. Il arrive ainsi que les passages grecs soient, dans la plupart des exemplaires, ajoutés par la suite ; et il n'est pas facile d'établir combien de temps est passé entre la copie du texte latin et l'adjonction du grec, dans les espaces vides et souvent insuffisants pour le contenir, ou dans les marges. C'est pourquoi la connaissance des données relatives à l'origine et à l'histoire d'un manuscrit se révèle souvent peu utile pour mettre en lumière le moment où le grec y fut inséré et l'identité de celui qui s'occupa de sa transcription.

Le texte grec dans le *De vita Caesarum* reste pendant toute l'époque de la Renaissance celui que Chrysoloras avait restauré à Florence à la fin du xiv^e siècle mais, dans quelques passages, des variantes peuvent de temps en temps se présenter.

Chrysoloras retint sa main devant la difficulté d'interpréter les lettres corrompues en quatre endroits de l'œuvre, parce qu'il ne parvint manifestement pas à tirer un sens plausible de la suite des signes dans les manuscrits anciens : dans la tradition suivante, le grec du chapitre 99 de la *Vie* d'Auguste fut récupéré grâce à la retraduction de la traduction médiévale (« postulet autem date plausum et omnes vos cum gaudio aliquid facite »). Les mots « postulet autem », qui n'avaient pas de sens, et le reste est rendu par δότε ou δίδοτε κρότον καὶ πάντες ὑμεῖς μετὰ χαρᾶς τι ποιεῖτε, qui est la leçon qui paraît dans les premières éditions du *De vita Caesarum*. Dans le cas de νομιμώτατε, au chapitre 21 de la *Vie* de Tibère, la plupart des manuscrits du xv^e siècle reproduisent l'omission qui remontait à Chrysoloras, tandis que quelques-uns présentent le terme correct νομιμώτατε (évidemment suggéré par la relecture des manuscrits médiévaux et par l'ancienne traduction « légitime ») mais aussi la variante εὐβουλέστατε, qui était traduite par « consultissime ». Les premières éditions adoptent l'une ou l'autre de ces deux leçons. C'est comme des *loci desperati* que paraissent au contraire les passages grecs aux chapitres 40 et 14 respectivement de la *Vie* de Claude et de Domitian, où ni la tradition manuscrite ni les éditions ne présentent aucune solution.

Le travail philologique sur les *graeca* qui mettra en cause la vulgate de Chrysoloras commença seulement à la fin du siècle avec Ange Politien.

Suétone fut, parmi les historiographes grecs et latins, le plus étudié par Politien. À notre connaissance, les cours sur Suétone marquèrent la phase initiale de son activité universitaire (1482-1483, et peut-être aussi entre 1482 et 1485) et ils continuèrent ensuite dans sa pleine maturité, en 1490-1491 et 1493-1494. L'intérêt du philologue

pour l'historien se révèle également dans la résolution de problèmes textuels qui avaient résisté à l'examen critique de nombre de philologues pendant tout le siècle. C'est bien à Suétone que sont consacrés quelques chapitres de la première (13, 20, 26, 57, 97, 99) et de la seconde (8, 15, 29) *Centuria* des *Miscellanea*, qui sont ses plus importantes œuvres philologiques. Outre les notes d'un manuscrit de Munich, en lien avec ses cours universitaires ou résultat de ses lectures d'homme d'étude, et celles prises par un de ses élèves, un Portugais, et conservées dans le manuscrit de Naples V D 43, il y a un incunable de Suétone annoté, qui se trouve à la Bibliothèque nationale de Florence sous la cote B. R. 91 et qui a survécu à la dispersion des livres de Politien après sa mort. Ce livre, édition parue à Milan en 1475 qui contient les *Vitae* et les *Scriptores historiae augustae*, fut utilisé maintes fois par Politien comme base de collation avec des manuscrits anciens. Il s'agit d'une méthode de travail dans un certain sens pas encore assez mûre, si l'on considère que, en dépit de la *subscriptio* autographe qui mentionne les instruments employés (« recognovi cum vetustis duobus exemplaribus, Florentiae, MCCCCLXXX, XV Kal. Quintiles, in Divi Pauli, ego Ang. Politianus | Iterum cum tertio et ipso vetustissimo »), les indications pour distinguer les apports des différentes sources sont maigres dans la collation. Néanmoins, deux des manuscrits ont été identifiés avec certitude : l'un des deux *vetusti* est en effet le *Laurent*. 68,7, tandis que le *vetustissimus* de la deuxième partie de la *subscriptio* est le *Laurent*. 64,8, le *codex domesticus*, plusieurs fois mentionné dans les notes de l'incunable par les expressions *noster*, *antiquus meus*, *alius privatus*.

On doit ajouter au B. R. 91 un autre incunable de la Bibliothèque nationale de Florence annoté, B. R. 92, exemplaire de l'*editio princeps* des *Caesares* (Rome 1470, édité par les soins de Giovanni Antonio Campano). La riche annotation du livre, dans laquelle le nom de Politien figure souvent à côté de conjectures et d'explicitations, a été longtemps attribuée à la main de l'humaniste, jusqu'au moment où le savant italien Alessandro Perosa a proposé de l'attribuer à un de ses élèves qui a transcrit dans les marges de l'incunable les notes prises pendant les leçons de Politien sur Suétone. L'examen attentif auquel l'annotation a été soumise par Vincenzo Fera a jeté une nouvelle lumière sur cette documentation. L'écriture, quoiqu'elle soit distribuée en trois moments, doit être attribuée à la même main : la troisième phase renvoie à des solutions textuelles et interprétatives de Politien, et doit se rapporter aux leçons de 1482-1483, dont le maigre compte rendu fut ajouté par l'annotateur anonyme aux notes précédentes, qui proviennent du commentaire de Suétone par l'humaniste Domizio Calderini.

L'incunable B. R. 92 présente dans les marges une annotation systématique des *graeca*. Si l'annotateur, comme il semble, est bien celui qui remplit les marges de notes latines, dont une petite partie remonte au premier cours de Politien sur Suétone, on ne peut pourtant pas dire que les segments grecs transcrits et accompagnés d'une traduction latine proviennent de ces leçons-là. D'autre part, il ne s'agit pas non plus d'une mise en forme du grec de l'édition, qui est très corrompu et même, dans quelques cas, mutilé ou tout simplement omis. Il est sûr que l'annotateur tire son grec d'un exemplaire de Suétone qui le contenait dans la version de la vulgate. La traduction n'est pas l'œuvre de l'annotateur : je n'ai pu trouver aucun exemplaire présentant absolument le même texte mais la traduction revient en beaucoup de passages dans

le manuscrit des Archives d'État de Milan, Dono G 16, copié par Pietro Cennini en 1477.

Le cas de l'incunable B. R. 91 est différent. Dans cette édition, les espaces où devait se trouver le grec ont été laissés vides. Jusqu'à la *Vie* de Tibère, chap. 71, le grec a été inséré par une main qui n'a pas encore été identifiée. À partir de ce chapitre, c'est Politien lui-même qui intervient.

Assurément, le niveau philologique de l'annotation sur les *graeca*, dans le texte ou dans les marges, avec la mention de variantes tirées d'exemplaires médiévaux, dont la forme graphique est fidèlement reproduite, et avec des renvois aux sources littéraires qui renforcent les variantes proposées au lieu de la leçon traditionnelle, est très haut ; ces notes témoignent d'une réflexion critique sur quelques passages du texte qui, pendant un siècle, tout en étant souvent problématiques, n'avaient à peu près pas été touchés.

Dans la marge des vers 524-525 des *Phéniciennes* d'Euripide en *Caes.* 30, à côté du texte de la vulgate qui remontait à Chrysoloras, εἴπερ γὰρ ἀδικεῖν χρή, τυραννίδος πέρι, κάλλιστον ἀδικεῖν, τ' ἄλλα δ' εὐσεβεῖν χρεών, Politien annote avec γράφεται la leçon ἀδίκημα τὰ δ' ἄλλ' εὐσεβεῖν χρεών qui, autant que je sache, constitue le premier témoignage du rétablissement de la leçon authentique, que Politien restaura en lisant avec attention les lettres qui se trouvaient tracées dans les exemplaires médiévaux à sa disposition.

Au chap. 99 de la *Vie* d'Auguste, on l'a vu, Suétone parle du moment de la mort de l'empereur qui, prenant congé de la vie, récite les vers par lesquels les mimes, en s'adressant au public à la fin d'une représentation, l'invitaient à applaudir. La retranscription en grec de la traduction médiévale « postulet autem date plausum et omnes vos cum gaudio aliquid facite » est transcrite par le collaborateur de Politien dans l'incunable B. R. 91 : δότε κρότον καὶ ἅπαντες ὑμεῖς μετὰ χαρᾶς τί ποιεῖτε. Le texte grec n'est pas changé mais Politien ajoute dans la marge un renvoi justifié à Cassius Dion, qui contribue à éclairer le sens de la phrase : « in excerptis ex Dione [56, 30, 4] hoc : ὅτι Αὐγουστος θνήσκων, κρότον δὴ τίνα παρὰ τῶν ἐταίρων ὁμοίως τοῖς γελωτοποιοῖς ὥς καὶ ἐπὶ μίμῳ τελευτῇ τινος αἰτήσας, καὶ πάνυ πάντα τὸν τῶν ἀνθρώπων βίον διέσκωπεν ». Dans la marge inférieure, il y a des traces, qui ont échappé au rognage de la page, de la leçon provenant d'un manuscrit ancien, dont ont été tirées les lettres grecques majuscules.

Pour la citation homérique au chapitre 42 de la *Vie* de Claude, Politien reste dans le sillon de la tradition en écrivant ἐπαμύνασθαι à la place de ἀπαμύνασθαι des manuscrits homériques, tandis qu'il adopte avec justesse la forme élidée μ' au chapitre 49 de la *Vie* de Néron.

Au chapitre 22 de la *Vie* de Caligula, Suétone parle de l'habitude de Caligula de converser en tête à tête avec Jupiter capitolin, et rapporte qu'un jour, il lui cria indigné : ἢ μ' ἀνάειρ' ἢ ἐγὼ σέ (« toi tu vas me tuer ou moi je vais te tuer »). Chrysoloras n'avait pas reconnu ici une citation d'*Il.* 23, 724, et avait restauré le texte en αἶαν Δαναῶν περὶ σε – qui dans la tradition suivante présente la variante avec εἰς et γαῖαν aussi ; il avait compris que Caligula avait menacé le dieu, dans le sens expliqué dans le commentaire de l'humaniste Marcantonio Sabellico (« non ad simulachrum id referas sed ad natalem terram, quasi diceret “ablegabo te hinc in eam terram unde

advectus es" »). Politien transcrit dans la marge gauche la leçon de la vulgate et, dans celle de droite, la leçon qu'il tirait de Cassius Dion, cité dans la marge inférieure : « Dion in 64 l(ibr)o de Caligula [59, 28, 6] : ταῖς τε βρονταῖς ἐκ μηχανῆς τινος ἀντεβρόντα καὶ ταῖς ἀστραπαῖς ἀντήστραπτε καὶ ὁπότε κεραυνὸς καταπέσοι, λίθον ἀντηκόντιζεν, ἐπιλέγων ἐφ' ἐκάστῳ τὸ τοῦ Ὀμήρου· ἢ μ' ἀνάιρε [?] ἢ ἐγὼ σέ ». L'enquête qui conduisit à trouver la citation de Dion fut suscitée par la difficulté de justifier du point de vue paléographique la leçon de la vulgate par rapport à celle du *Laurent*. 64,8, dont le philologue transcrit fidèlement, dans la marge gauche, la suite des lettres grecques. La note a probablement été écrite après 1491, c'est-à-dire après le cours dont le manuscrit de Naples V D 43 donne le témoignage. En se référant à ce passage, en effet, l'élève annote : « quenam vox hec sit nescitur ; in antiquis codicibus sunt quidam note grece, que non ab Angelo explicari potuere, utpote confusim litterisque latinis comixte ; in novis quidam sunt que nihil ad sensum pertinent » (« on ne sait pas de quelles paroles il s'agit ; dans des manuscrits anciens il y a des lettres grecques qu'Ange Politien n'a pu pas expliquer car elles sont perturbées et mêlées aux lettres latines ; dans les manuscrits récents, il y a des choses qui n'ont pas de sens »). Le rétablissement de la leçon authentique, dû à Politien, entra toutefois dans l'histoire de la philologie avec une paternité différente. Pier Vettori, philologue du xvi^e siècle qui posséda l'incunable de Politien, propose dans les *Explicationes suarum in Ciceronem castigationum* publiées à Lyon en 1540 la même conjecture mais tait le nom de Politien, tout en expliquant la leçon de la même façon par la relecture d'un manuscrit ancien et le renvoi à Cassius Dion. Il est sûr que la situation graphique en ce point du *Laurent*. 68,7 et du *Laurent*. 64,8 n'aurait pas été suffisante, sans l'aide du passage de Cassius Dion, pour trancher le nœud textuel.

Au chapitre 40 de la *Vie* de Claude, comme on l'a dit, Chrysoloras renonça à proposer la restauration du grec. Il s'agit de la phrase que Claude avait coutume de répéter à ses interlocuteurs : ἁλᾶει καὶ μὴ θίγγανε. Devant l'altération graphique et textuelle – l'épsilon de ἁλᾶει était tombé et celui de θίγγανε avait été remplacé par un alpha, tandis que dans quelques témoins, dont le *Laurent*. 68,7, l'êta de μὴ avait été changé en epsilon –, Politien lui-même ne pouvait qu'enregistrer la leçon des manuscrits anciens et s'avouer vaincu : « hic, in antiquis codicibus, sunt quedam grecarum litterarum note, que legi non possunt » ; c'est ce que l'élève a noté dans le manuscrit de Naples. Dans la marge gauche de l'incunable, là où se trouvait un espace vide pour le grec, le philologue a copié soigneusement, en les disposant en colonnes, les leçons tirées de quatre manuscrits médiévaux. La leçon authentique a été conjecturée par Turnèbe au xvi^e siècle.

Au chapitre 43 de la *Vie* de Claude encore, dans la marge à droite et à gauche, Politien annote respectivement la leçon du *Laurent*. 68,7 et le passage grec avec le texte de la vulgate qui remontait à Chrysoloras : ἔρως δ' ἐπιέγεται ; au-dessous, il transcrit aussi la leçon qui constitue la retraduction de la traduction médiévale, « rectas facite », qui avait été introduite dans le texte : ὀρθῶς δὲ ποιεῖτε ; leçon qui affleure dans la tradition au lieu de celle de Chrysoloras et dont Sabellico et Beroaldo, commentateurs de Suétone, tiennent compte [elle se trouve, par exemple, mais sans le δέ, dans le Par. lat. 5809 ; dans le *Vatic. lat.* 6800, une main anonyme l'enregistre en tant que variante, avec les mots « rectas facite », marqués comme leçon d'un c(odex)

a(ntiquus)]. Un peu plus bas, l'humaniste note les lettres grecques telles qu'il les lisait dans le *Laurent*. 64,8 puis la conjecture qu'il en tire : ὁ τρώσας καὶ ἰάσεται (la phrase fait allusion à l'épisode de Télèphe, dont la blessure fut guérie par la lance d'Achille qui l'avait blessé). Cette conjecture aussi a reçu un caractère officiel par l'œuvre philologique de Pier Vettori qui, exploitant tacitement les matériaux de Politien, proposa de corriger par ὁ τρώσας καὶ ἰάσεται.

Le passage grec du chapitre 14 de la *Vie* de Domitien est le seul qui est discuté dans les *Miscellanea*, au chapitre XXVI. Il s'agit d'une conjecture particulièrement significative : la suite de lettres corrompues était restée indéchiffrable pour Chrysoloras et la grande lacune qui en résultait – à une époque où les copistes laissaient des espaces vides s'ils ignoraient le grec ou avaient des modèles sans le grec – persista jusqu'au moment où Politien intervint en faisant appel à un passage d'Ovide, *Fastes* 1, 353-58 et à une épigramme grecque d'Événos d'Ascalon. Le philologue commence son argumentation en recourant au passage d'Ovide, dont il reconnaît les deux derniers vers (« Rode caper vitem, tamen hinc cum stabis ad aras / In tua quod spargi cornua possit erit ») comme une reprise littérale de l'épigramme grecque d'Événos (κῆν με φάγῃς ἐπὶ ρίζαν, ὅμως ἔτι καρποφορήσω / ὅσσον ἐπισπεῖσαι σοί, τράγε, θυομένῳ). Puis il continue en reconnaissant dans les lettres corrompues du passage de la vie de Domitien le texte de la même épigramme, dont il adopte la leçon κῆν en lieu de κᾶν des manuscrits. Mais les lettres qu'il lit dans les manuscrits l'amènent à conjecturer au lieu de τράγε le nom καίσαρι, qui explicite l'allusion menaçante à l'empereur qui était contenue dans le vers. Cette restauration du texte proposée par Politien, dont témoigne une note dans la marge du B. R. 91 aussi, eut plus de chance et eut l'honneur de survivre longtemps, jusqu'au moment où Bentley et ensuite Roth rétablirent la leçon des manuscrits de l'*Anthologie*.